



Francis Berthelot  
Forêts secrètes



Francis Berthelot

# Forêts secrètes



e-Bérial'



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier à l'adresse **e.belial.fr** en en fixant vous-même le prix.

Retrouvez tous nos livres numériques sur

**e.belial.fr**

Un avis, un bug, une coquille ?

Venez discutez avec nous sur

**forums.belial.fr**

Ouvrage proposé par Richard Comballot  
et publié sous la direction d'Olivier Girard.

ISBN PDF : 978-2-84344-160-8

ISBN ePub : 978-2-84344-161-5

Parution : octobre 2010

Version : 1.0 — 20/10/2010

Illustration de couverture © 2004, Stéphane Poinso

© 2004, Le Béliat', pour la première édition

© 2010, Le Béliat', pour la présente édition

# Sommaire

<b>FORETS SECRETES.....</b>	<b>1</b>
<b>SOMMAIRE .....</b>	<b>4</b>
<b>HORS LIMITES.....</b>	<b>5</b>
<b>LE SERPENT A COLLERETTE .....</b>	<b>10</b>
<b>MERELUNE .....</b>	<b>48</b>
<b>LA NOUVELLE ALICE .....</b>	<b>56</b>
<b>PEINTURE DE NUIT .....</b>	<b>68</b>
<b>LA GANTIERE ET L'EQUARISSEUR.....</b>	<b>74</b>
<b>RIRE DE VERRE.....</b>	<b>84</b>
<b>PETER PAON ET LA FEE CROCHETTE .....</b>	<b>94</b>
<b>LE CŒUR A TROIS TEMPS .....</b>	<b>103</b>
<b>DU MEME AUTEUR .....</b>	<b>138</b>

# Hors limites

Berthelot, le magicien des marges

Francis Berthelot est un ami. Admirable, dans tous les sens du terme. De temps en temps, il suscite en moi une pure concupiscence (oui, pour toutes les images auxquelles il laisse libre cours, j'adore ce mot très laid) et je me sens alors dans la peau du loup de Tex Avery, les yeux exorbités, la langue longuement pendante. Rassurez-vous, je ne vous donnerai jamais ce spectacle. Ma pulsion de convoitise n'a d'ailleurs rien à voir avec le sex-appeal de Francis (indéniable : ah ! les œillades de ses yeux de biche). Elle est tout entière tournée vers son intellect car, il faut bien le dire, ce diable d'homme réussit dans toutes ses entreprises littéraires. À croire qu'il a su enchanter son clavier.

N'en doutez pas, Francis est un magicien : il est tout de même le seul auteur à pouvoir se vanter d'avoir conquis les quatre catégories phares du Grand Prix de l'Imaginaire. Pour la nouvelle en 1987, avec « *Le Parc zoonirique* » (parue dans le fameux recueil du groupe Limite, *Malgré le monde*, Denoël, 1986), pour le roman en 1991 avec *Rivage des Intouchables* (Denoël, 1990), pour l'essai en 1995 avec *La Métamorphose généralisée* (Nathan, 1993), pour le roman jeunesse en 2001 avec *La Maison brisée* (Livre de Poche Jeunesse, 1999).

Dernier tour de force de notre homme : un beau doublé en 2004 avec le prix Masterton catégorie roman pour *Nuit de colère* (Flammarion, 2003) et catégorie nouvelle pour « *Le Serpent à collerette* » (Dreampress.com, 2003, et naturellement repris dans le présent volume).

Que les Puissances en soient louées, elles m'ont épargné le méchant tempérament des jaloux. Au contraire, je n'ai jamais cessé de me réjouir des succès de mes amis, et même de simples connaissances dont j'appréciais les œuvres.

C'est heureux, parce que sinon, l'ami Francis serait ma cible principale, et vous verriez vraiment l'envie dégouliner de ma longue langue de loup. (Oui, oui, comme l'écrivain Berthelot, je joue volontiers avec l'identité sexuelle ! Aussi, ne vous étonnez-pas si je me vois à l'occasion au masculin. Où serait le plaisir du romancier, d'ailleurs, s'il n'habitait pas les personnages qu'il met en scène ?)

Mais, direz-vous, pourquoi lui, et pas truc ou machin qui ont eu tout autant de succès ?

C'est simple, truc ou machin ne savent pas aussi bien me frapper au cœur. Les images, les thèmes, les mots qui sont ceux de Francis entrent en moi sur leurs grandes ailes de rapaces, et là, bien au chaud, ils s'ébattent, et nidifient, et se reproduisent, et je sens des éclosions et de grands remuements, et des ailes me poussent, qui m'entraînent dans de puissants, ardents et fascinants abysses.

Berthelot l'enchanteur... Brandissant sa baguette littéraire comme un instrument de délivrance, de thérapie. Est-ce parce qu'il s'est jeté dans la création en puisant d'abord aux sources mêmes de l'écriture automatique que ses livres me touchent si fort ? Parce qu'il invite dans ses romans tel ou telle partenaire de sa vie passée ou présente ? Parce qu'il incarne ses personnages de fiction plus loin que la chair et le sang, jusqu'aux plus douloureux sursauts de l'inconscient ? Et parce qu'il donne une forme à cet inconscient ?

Ainsi, « *Le Serpent à collerette* » ouvre ce recueil telle une fable explicite avec ses métaphores phalliques : érigé, empourpré, un serpent monstrueux visite une enfant la nuit, se vautre sur son ventre et l'accable de caresses assorties de menaces. Sur le ton bénin, lumineux et naïf d'un conte pour enfants, Berthelot aborde le thème de l'enfance violée, muselée par la terreur, la culpabilité, le sens du sacrifice.

Viol encore, dans « *Mérelune* » écrite elle aussi sur le ton du conte, à l'instar des six autres nouvelles du recueil. Une autre histoire de bout du monde en bord de mer, comme on en trouve dans beaucoup des romans de l'auteur. Ici, la transgression est le fruit de l'extrême solitude, mais elle aboutit à transformer la chair en icône, un lumineux vitrail qui volera pour finir en éclats.

Violence aussi avec « *Rire de verre* » où l'acteur manqué ne parvient à s'épanouir que dans le déguisement et le meurtre.

Violence toujours, dans « *Peinture de nuit* », où l'artiste peintre voit le personnage de sa création s'animer pour lui reprocher le carcan affreusement limité de la toile où on lui a donné vie. Et pourtant, l'art n'est-il pas le reflet du réel ? « Nous en sommes au même point : piégés dans un espace impossible à quitter » dit le peintre.

Violence terrible du « *Cœur à trois temps* », tragique mise en scène d'un monde où la musique provoque chez quelques élus une transe de possession si bien mise hors-la-loi qu'un peuple servile, au lieu d'en admirer la beauté, en use comme d'un instrument de supplice.

« *La Gantière et l'équarisseur* » montre une violence plus bénigne puisqu'elle est ici rédemptrice. Sans le viol dont elle est victime après avoir été vendue par sa famille, la gazelle ne rencontrerait pas le dragon, son magnifique — et meurtrier — amant...

Non moins violentes, mais beaucoup plus souriantes, « *La Nouvelle Alice ou Les bonheurs de l'impertinence* » et « *Peter Paon et la fée Crochette* » nous montrent que le sieur Francis, sans vraiment déroger à ses thèmes, sait parfois alléger sa plume et nous entraîner dans les frasques pour le moins savoureuses de héros récupérés à son compte.

Nous voyons ainsi Alice, de retour « d'outre-miroir », sauter dans les livres de son oncle, le Divin Marquis (invité par l'auteur !), y faire son éducation tout en se gaussant des infortunes des Justine et autres Juliette et, en conclusion, s'y dénicher deux maris avec la bénédiction de ce cher Donatien-Alphonse, lequel après tout connaît bien les promis pour les avoir inventés.



Quant à Peter Paon et la fée Crochette, nés d'une malencontreuse coquille d'imprimerie, ils ne cesseront de mettre le monde à feu et à sang qu'après avoir trouvé l'âme sœur en la personne de... leurs modèles originels.

Qu'il s'amuse ou qu'il se montre plus grave, Berthelot est toujours le styliste qui n'a cessé de nous enchanter depuis *Khanaor*.

En quelques lignes, nous voyons naître une ville :

« Le pavé des ruelles était lisse et verni, en sorte qu'on avait l'impression de marcher sur de l'eau. Les fontaines qui jaillissaient un peu partout achevaient de donner l'impression d'une cité lacustre, où palmiers, cèdres et mimosas ondoyaient comme des algues. » (« *Le Cœur à trois temps* »)

Ailleurs, c'est une kermesse :

« Ah, que l'esplanade faisait plaisir à voir, avec ses guirlandes qui se croisaient dans le ciel, ses confettis légers comme neige printanière, ses joueurs de luth, ses danseurs de corde, ses sonneurs de buccin, ses échoppes où l'on vendait des brioches de poisson, des tartelettes au café, du réséda confit et des bonshommes de sucre glace ! Le chant des marins se mêlait aux vocalises des brodeuses, le bruit des vagues au rythme des tambourins, l'odeur de l'écume au parfum des pralines. Partout, ce n'était que bonheur, exubérance, envie de découvrir le monde et ses trésors. » (« *Le Serpent à collerette* »)

Et quelle lyrique tendresse pour ses personnages :

« Elle vit dans le murmure sans fin du ressac. Elle a fait sienne la respiration des vagues, comme ceux qui meurent quand la marée s'en va. Ses yeux ont la couleur d'un horizon noyé. Elle dort au milieu des rochers, et prolonge ses rêves en jeux qu'elle ne comprend pas.

» Les nuages lui semblent si proches qu'elle a peur de s'y prendre les cheveux. Allongée parmi les flaques dont le reflux a parsemé la grève, elle joue avec les algues et sourit au crabe minuscule qui court sur ses doigts. Elle écrit son nom — Elunée — et le regarde, incrédule et heureuse. Ce qu'il désigne, pourtant, elle n'en a aucune idée.

» Un jour, elle a voulu dire quelque chose aux pêcheurs. Mais ils ne l'ont pas crue. Depuis, elle rit avec les mouettes, sans parvenir à savoir qui elle est. » (« *Mérelune* »)

À la lecture de ces lignes, vous vous demanderez peut-être : mais c'est quoi, ce qu'on nous écrit là ? De la S-F, du fantastique, de la *fantasy* ?

Berthelot parle de fictions transgressives qu'il nomme « transfictions », des récits-frontière, entre littérature réaliste et littératures de l'imaginaire.

Il s'en explique fort intelligemment sur [son site](#).

Cette thèse qui lui tient à cœur sera développée dans *Bibliothèque de l'Entre-Mondes : les transfictions*, un essai qui paraîtra en 2005 (Gallimard, « Folio SF »).

Qu'on veuille ou non leur coller des étiquettes, les récits qui composent ce recueil nous montrent une nouvelle fois Berthelot en magicien des marges, convoquant le viol, le crime, la souffrance, les amours déçues ou déchues, mortelles ou perverses, l'errance ou la folie, le chaos des cœurs et des âmes, l'hésitation sexuelle, la transgression punie par une mutation des corps, l'art associé à la déviance, l'intolérance face à toute différence, l'ombre funeste de figures paternelles obsédantes, comme autant de thèmes qui tissent toute son œuvre, cette œuvre que portent des héros maintenus en permanence sur le fil dangereux de l'équilibriste, entre leur attirance pour l'obscur ivresse de la chute et le désir d'un envol vers une rédemption solaire.

Joëlle Wintrebert

# Le Serpent à collerette

À Goc,  
père d'Isacaron.

## 1.

Au pays des Forêts Secrètes se trouvait jadis, en bord de mer, une petite ville austère et gaie nommée Gurmance. Les maisons, blanchies à la chaux, avaient des colombages de couleur, des fenêtres aux carreaux minuscules, des balcons fleuris de colchiques et des toits dont les tuiles vertes luisaient au soleil. Des ruelles pavées de galets serpentaient entre le vieux port, la place des kermesses, l'hôtel du bourgmestre et la chapelle des Trépassés. Et, dans les cent boutiques qui s'y égrenaient, on vendait de la céramique, du drap, des sarcloirs, du pain bis, des ex-voto, des tranches d'espadon et des poupées de cire.

L'une de ces maisons avait été baptisée la Chaumière Bleue, car, bien qu'arborant des poutres d'un bel azur, elle était couverte non de tuiles mais de chaume. Un marin pêcheur, Renaud des Îles, y vivait avec sa famille. Ses ancêtres, venus des archipels de la mer des Glaces, s'étaient installés à Gurmance un siècle plus tôt. Avec sa barbe blonde et son teint brûlé par le soleil, c'était un homme de cœur, qui affrontait les épreuves de la vie avec un sourire inaltérable. Tout le monde, en ville, savait qu'il était bon époux, bon père, et que pour soutenir un ami en péril, il n'eût pas hésité à défier jusqu'au dragon des Sept Gouffres.

Sa femme s'appelait Annelore. Aussi brune qu'il était blond, gracieuse à ravir, elle passait, selon la loi des femmes de pêcheur, de longues journées à l'attendre, tandis qu'il traquait en mer le congre d'argent et le saumon d'or. Pendant ce temps, pour ne pas penser aux récifs ni aux tempêtes, elle laissait ses doigts courir, inlassables, sur son métier de dentellière. Et, qu'on lui commandât napperons, bonnets, mouchoirs ou tabliers, elle les ornait de motifs si admirables qu'on repartait de chez elle ébloui, en répétant à la ronde qu'elle était la plus habile brodeuse du canton.

Ils avaient deux enfants : une fille et un garçon. L'aînée, Prunelle, âgée de huit ans, avait hérité des beaux cheveux bruns de sa mère. Mais ce qu'on admirait surtout chez elle, c'étaient ses yeux, d'un violet profond rappelant celui des quetsches. D'où ce nom de Prunelle que son père lui avait donné le premier matin. Pour le reste, c'était une fillette

rieuse et grave, aussi adroite à fabriquer un collier de coquillages qu'à retrouver un dé à coudre en haut d'un nid de pie.

Son frère cadet, Vivien, avait sept ans. Il était blond comme son père, et aussi ébouriffé qu'un chardon. Dans tout Gurmance, il n'y avait pas plus espiègle. Toujours à se faufiler sous les haies, taquiner les chats errants, planter des ajoncs dans les seaux de palourdes, se cacher entre les casiers à homards, inventer mille farces pour mettre le quartier en émoi. Et quand on parvenait à le garder à la maison, c'était pire encore. On trouvait une musaraigne dans la corbeille à ouvrage ; des escargots entre les piles de linge ; le sextant paternel au fond du garde-manger ; et ainsi de suite. Au demeurant, c'était un brave petit bonhomme.

Lorsque Renaud partait en mer, Annelore, anxieuse, suivait longtemps le bateau des yeux. Un grain, un coup de roulis, un écueil... Cent catastrophes pouvaient se produire. Mais ces jours-là, le bambin accumulait tant de facéties qu'elle finissait par se dérider. Parfois même par rire avec lui. Après quoi, elle reprenait le napperon en cours, et tic ! tic ! tic ! faisait vaillamment danser navette et fuseau.

D'ailleurs, son mari lui disait toujours :

« Tu n'as pas à t'inquiéter : qu'il grêle ou qu'il tonne, je serai de retour avant Noël. »

Cette année-là, pourtant, alors que sous ses doigts fleurissaient étoiles et rosaces, une autre voix lui rappelait ce qu'il lui avait chuchoté, quelques semaines plus tôt, juste avant de lever l'ancre :

« Le ciel me paraît bien noir, à l'ouest. Et, la nuit dernière, j'ai eu un rêve singulier. D'ordinaire, je ne crois pas aux rêves. Mais là... Je ne sais pas. Si le soir de Noël, à minuit, je ne suis pas rentré, c'est qu'il me sera arrivé malheur. Je voudrais que tu me fasses une promesse. »

Jamais il ne lui avait parlé ainsi. Ensuite, se reprenant, il l'avait embrassée, consolée, rassurée. Mais depuis, cette voix ne la laissait pas en paix. À tel point que, malgré le soin qu'elle donnait à son ouvrage, elle ne cessait de s'emmêler dans ses fils.

La semaine avant Noël, il fit un temps épouvantable. Un à un, les bateaux rentrèrent à Gurmance, les voiles en lambeaux, le mât brisé. Seul celui de Renaud manquait encore. Le dernier matin, il y eut une éclaircie et Annelore courut à la digue pour scruter l'horizon. Du navire aimé, pourtant, aucune trace. Elle resta de longues heures à attendre. Puis, au milieu de l'après-midi, le ciel se couvrit à nouveau et des éclairs commencèrent à déchirer les nuages, plus sombres d'instant en instant.

Le cœur lourd, elle regagna la maison et se mit en devoir de préparer le repas de Noël. La terrine de praires. La poularde aux cèpes. La bûche de châtaignes. Il rentrerait dans la soirée, elle en était sûre ; enfin, elle essayait de l'être... Car chaque heure qui passait la voyait plus anxieuse, plus maladroite, tendant l'oreille au moindre bruit, incapable de cacher aux enfants l'angoisse qui la tenaillait.

« Il est tard, leur dit-elle enfin. Allez dormir. Je vous réveillerai dès que votre père sera là. »

Quand elle fut seule, le temps lui parut encore plus long. Une pluie glacée battait opiniâtement les carreaux. Elle avait beau rajouter du bois dans la cheminée, elle ne cessait de frissonner. Au bout d'un moment elle jeta un châle sur ses épaules et, pensant ainsi se calmer, s'assit au coin de l'âtre avec le napperon qu'elle était en train d'achever. Tout en travaillant, elle se répétait une comptine qu'elle chantait autrefois à Prunelle pour l'endormir :

Dentelle bleue, dentelle blanche,  
Ramène-moi un bateau d'or,  
Avec un beau marin à bord,  
Le regard couleur de pervenche.

Le son d'une cloche la fit sursauter. Un coup... Deux coups... Une goutte de sang rougit le napperon. Trois... Elle comprit qu'elle s'était piquée. Quatre... Cinq... D'un geste machinal, elle porta son doigt à sa bouche. Six... Sept... Les coups résonnaient dans sa tête. Huit... Neuf... Dix... Elle ne respirait plus. Onze...

Douze.

« Oh, mon Dieu ! gémit-elle, en se prenant le visage entre les mains, tandis que son ouvrage glissait à terre. Il ne reviendra plus, maintenant... Jamais plus ! »

Elle se mit à pleurer et resta ainsi, seule, prostrée, devant la cheminée où les bûches s'éteignaient peu à peu.

À une heure du matin, la cloche sonna de nouveau. Elle tressaillit et regarda autour d'elle... Personne. Ses larmes se remirent à couler. Mais au bout d'un moment, les paroles de Renaud lui revinrent à la mémoire. Alors, tâchant de se ressaisir, elle s'essuya les yeux avec courage.

C'était à elle de tenir sa promesse, à présent.

En haut du vieux buffet de chêne, elle prit deux petits paquets enveloppés de papier doré. Ensuite, une bougie à la main, elle entra dans la chambre des enfants. Elle posa le bougeoir sur la table de chevet et tira une chaise pour s'asseoir entre leurs lits. Bien éveillés l'un et l'autre, ils la considérèrent en silence.

« Votre père ne rentrera pas... cette nuit, leur dit-elle d'une voix qui s'étranglait. Mais comme c'est Noël, je vais vous donner un cadeau tout de suite. De sa part. Pour que vous sachiez combien il vous aime. »

Elle mit un paquet sur chaque édredon et, en s'efforçant de contenir son chagrin, les regarda dénouer les rubans.

À la lueur de la bougie, ils découvrirent deux petits animaux taillés dans une pierre d'un vert profond comme l'océan : une grenouille pour Prunelle et un lézard pour Vivien.

« Ils sont en malachite, expliqua Annelore, la gorge serrée. Votre père les a ramenés de très loin. Pour vous porter... vous porter... bonheur. »

Sa voix se brisa dans un sanglot. Vivien, qui jouait déjà avec son lézard, ne s'en aperçut pas. Mais Prunelle, que tourmentait l'absence de Renaud, la regarda fixement... et comprit la vérité.

Alors, son menton se crispa. Sa bouche se mit à trembler. Et de ses yeux, ses grands yeux violets, deux larmes coulèrent en silence.

## 2.

Trois années passèrent.

Bien souvent, durant ces trois années, Annelore crut entendre la porte de la maison s'ouvrir et les pas du disparu résonner sur le carrelage. Mais ce n'était que le vent. Ou le craquement des murs. Ou encore les loirs qui se battaient au grenier... Jamais elle ne revit Renaud des Îles. Seules les vagues lui rapportèrent, un matin, la proue déchiquetée de son bateau, comme pour lui confirmer le naufrage.

Alors, selon la coutume des veuves de Gurmance, elle enferma ses beaux cheveux dans un bonnet couleur cendre, et s'habilla désormais tout en noir.

Les enfants, eux, continuaient à grandir. Pourtant, on ne pouvait imaginer frère et sœur plus dissemblables. Et, au grand désarroi de leur mère, on les voyait maintenant — eux qui, jadis, s'entendaient si bien — se quereller du matin au soir, comme si la mort de leur père les avait rendus ennemis.

À onze ans, Prunelle paraissait déjà une jeune fille. Svelte, les traits fins, elle promettait d'être encore plus jolie que sa mère. Mais si, par jeu, il lui arrivait de piquer un myosotis dans ses tresses, un charme autrement touchant émanait de ses yeux graves. Elle se rendait compte que pour les élever, elle et son frère, Annelore travaillait à en tomber de fatigue. Alors, par tous les moyens, elle s'appliquait à l'aider, balayant la grande cuisine, rangeant les chambres, astiquant les minuscules carreaux des fenêtres, préparant fèves, lard et herbes odorantes pour la soupe du soir. D'année en année, elle s'astreignait davantage à ce rôle d'adulte. Et elle ne s'autorisait plus, sinon en rêve, à laisser rire la petite fille qui était en elle.

Vivien, à l'inverse, mal dans ses dix ans, courait les champs, les quais et les ruelles comme un vagabond. Bien qu'il n'en parlât jamais, son père lui manquait cruellement : certains jours, depuis une grotte du bord de mer, il passait des heures à lancer des cailloux vers les vagues, les dents serrées. Pour le reste, de mèche avec les pires polissons de Gurmance, il revenait un soir avec un œil poché ; un autre, les vêtements en lambeaux ; un



autre encore, tellement crotté qu'on l'aurait plongé tout habillé dans la bassine. Sans parler du garde-champêtre qui le ramenait par l'oreille, pour avoir truffé de pièges le bosquet des lièvres blancs. Ni du diacre furibond qui, pendant la grand-fête de la mer, l'accusa d'avoir volé une barque pour pêcher les calmars sacrés. Bref, ses gamineries d'antan avaient pris de l'envergure, et il menaçait de devenir un vrai garnement.

Tout cela, Annelore s'en rendait bien compte. Seulement, elle n'arrivait pas à y remédier. Pour faire vivre la maisonnée, il lui fallait tant travailler qu'elle n'avait plus la force, le soir, d'élever la voix. Et surtout, la mort de Renaud l'avait brisée. Lorsque, la nuit venue, elle dénouait son bonnet devant le miroir, elle ne comptait plus — bien qu'elle fût encore jeune — les mèches blanches dans ses cheveux. Mais elle ne pouvait que souffler sa bougie en priant l'âme du défunt de lui venir en aide.

Alors, c'était Prunelle qui tentait de réformer son frère. Et comme elle n'avait qu'une sagesse de onze ans, chaque remarque dégénérait en dispute, l'aînée se mettant en colère, le cadet ripostant avec effronterie, jusqu'à ce qu'ils se séparent, fâchés.

« Tu es infernal, disait-elle. Tout ce qui t'intéresse, ce sont tes jeux de voyou. Que les autres aient des soucis, tu t'en fiches bien !

— Ne piaille pas si fort, rétorquait-il. Tu vas faire éclater les carreaux.

— Enfin, ce canard : tu ne l'as pas maltraité, au moins ?

— Bah... Je lui ai un peu tordu le cou. Et alors ? Tôt ou tard, il aurait fini dans la marmite.

— Mais il appartenait au père Guillaume ! s'écriait Prunelle au bord des larmes. Quand Maman rentrera, il va venir se plaindre. Lui réclamer trois écus, au moins. Où les trouvera-t-elle ?

— Trois écus ? Pour ce squelette à plumes ? Sottises ! Et puis, arrête de pleurnicher : tu as l'air d'une vieille chandelle.

— Et toi, comment peux-tu être si crasseux ? On dirait un tas de fumier ! Même un chien te jetterait hors de sa niche... »

À la tombée de la nuit, lorsqu'Annelore rentrait, éreintée, son panier à dentelles sous le bras, elle les trouvait ainsi, rageurs, méchants, prêts à se battre comme des chats sauvages. Elle les contemplait un instant sans rien dire. Puis, tandis qu'ils allaient boudier chacun dans son coin, elle secouait la tête avec amertume en laissant choir son ouvrage près de la cheminée.

« Mes pauvres enfants, soupirait-elle. Vous ne serez donc jamais raisonnables ? »

Et, après avoir remué les braises avec le tisonnier, elle ajoutait d'une voix triste, sans chercher de quel côté étaient les torts :

« Si votre père était encore là, il aurait honte de vous. »

### 3.

A Gurmance, le troisième dimanche de mai, se déroulait la kermesse des algues. Une fête où la ville entière était tendue de guirlandes en papier crépon, dentelées, feuillues, multicolores, à l'image des merveilles — goémon, fucus, varech du fou, laminaires, fausse laitue, sauge des sirènes — que les vagues ramenaient jusqu'au rivage. Dès le matin, les habitants de la région se retrouvaient sur le port dans leurs plus beaux atours. Jongleurs, marchands et saltimbanques venaient de tout le pays. Jusqu'à la nuit, on buvait, on chantait, on riait, on dansait. Bref, que l'on fût jeune ou vieux, on profitait de ce jour pour faire la nique au diable.

Cette année-là, Prunelle, en voyant les derniers frimas céder la place aux primevères, avait pris une décision. Sa mère ne pouvait pas continuer à s'emmurer dans le chagrin. L'heure était venue de ranger au grenier robes noires et dentelles de veuve, afin de renouer avec le soleil printanier.

Convaincre Annelore risquait d'être ardu. Mais la petite fille, sous ses airs graves, ne manquait pas de malice. Un mois avant la fête, elle commença les manœuvres d'approche, un câlin par-ci, une petite phrase par-là : « tu devrais porter du bleu, comme moi, maman » ; ou bien : « tu es bien plus jolie sans ce bonnet » ; ou encore : « il y a si longtemps que tu n'as pas dansé » ; et, pour finir, l'attaque directe : « dis, maman, tu viendras avec nous, à la fête des algues ? »

Comme prévu, la jeune femme ne se laissa pas fléchir sans résister. Mais par chance, Vivien, voyant des réjouissances se profiler à l'horizon, oublia un instant que sa sœur était une tourte, une pie grièche, une vraie marie-cactus, et se ligua avec elle. Il fut même, pendant une semaine, relativement sage. Si bien que, touchée par tant d'efforts — à moins qu'en rêve, l'ombre de Renaud ne fût venue lui parler —, Annelore finit par céder à leurs prières.

Le jour de la kermesse, elle se vêtit d'une robe jaune pâle et noua ses cheveux d'un ruban assorti. Ainsi parée, elle évoquait ces jonquilles qui fleurissent après un interminable

hiver. Les enfants, tout joyeux, mirent leurs habits du dimanche sans se chamailler ; puis, lui prenant chacun une main, la conduisirent de ruelle en ruelle jusqu'au port.

Ah, que l'esplanade faisait plaisir à voir, avec ses guirlandes qui se croisaient dans le ciel, ses confettis légers comme neige printanière, ses joueurs de luth, ses danseurs de corde, ses sonneurs de buccin, ses échoppes où l'on vendait des brioches de poisson, des tartelettes au café, du réséda confit et des bonshommes de sucre glace ! Le chant des marins se mêlait aux vocalises des brodeuses, le bruit des vagues au rythme des tambourins, l'odeur de l'écume au parfum des pralines. Partout, ce n'était que bonheur, exubérance, envie de découvrir le monde et ses trésors.

À mesure qu'ils s'avançaient dans la foule, Annelore, Prunelle et Vivien s'ouvraient à ces musiques, ces senteurs, ces images. Bien sûr, la dentellière avait des moments de nostalgie, à l'idée que son mari aurait pu partager cette liesse avec eux. Mais en voyant les enfants courir de tous côtés, applaudir un montreur d'otaries, s'extasier devant un dresseur de jets d'eau, la tirer à chaque instant vers un nouveau spectacle, elle se laissait gagner par l'ivresse ambiante. Et son cœur, chaque fois qu'elle passait devant des musiciens, se prenait à bondir au rythme de leurs archets.

Près de la digue, un attroupement s'était formé autour de l'un d'eux. C'était un joueur de vielle que personne, à Gurmance, n'avait vu auparavant : un gaillard d'une quarantaine d'années, bien découplé, très brun, avec des favoris et des yeux comme des charbons, vêtu d'un collant noir et d'un pourpoint à écailles qui laissait ses bras nus. En actionnant une manivelle, il tirait de son instrument des sons barbares, à la fois nasillards et grisants, qui formaient d'étranges mélodies.

Le nom de l'homme — Raoul de Jais — courait dans l'assistance. Toutefois, ce n'étaient ni sa musique ni sa prestance qui attiraient les badauds, mais plutôt l'animal terrible qu'il tenait sous son charme : un serpent à collerette de plusieurs mètres de long qui, à demi sorti d'une malle d'osier, se dressait d'imposante manière devant lui.

En le voyant, les enfants eurent un mouvement de recul et se serrèrent contre leur mère. Le reptile, avec ses écailles ocre-rose, était épais comme une poutre. Sa collerette, écarlate et bordée d'or, se déployait en palpitant autour de sa tête. De temps en temps, il entrouvrait une gueule où luisaient des crocs recourbés. Pourtant, entièrement subjugué par son maître, il ne prêtait aucune attention à la foule.

Tout en tournant sa manivelle, le charmeur prit la parole :

« Nobles gens du rivage, vous avez devant vous l'une des merveilles de l'océan : Xernath, le fils du dragon des Sept Gouffres. À ses aïeux, jadis, on offrait des vierges en pâture. Mais lui, plus civilisé, se nourrit de pavaues et ne dévore point son monde. »

La musique se fit plus allègre et il poursuivit :

« Alors, si l'une de ces gracieuses personnes avait la bonté de lui accorder une danse, elle lui ferait ainsi qu'à moi un immense honneur. »

Un frisson parcourut le public. Le serpent, à présent, ondoyait avec une grâce étonnante.

« Vous, damoiselle ? reprit l'étranger en promenant son regard parmi la foule. Ou votre voisine, qui bat si joliment des paupières ? Ou bien... vous, gentille dame, avec votre robe couleur d'été ? »

Annelore tressaillit. Les yeux noirs de Raoul de Jais s'étaient posés sur elle. Son sourire avait un éclat sombre. Et un étrange sentiment, moitié frayeur, moitié vertige, s'empara d'elle, la laissant incapable de réagir.

« N'y va pas, Maman, lui chuchota Vivien. Il est dangereux, son bestiau. Il ne demande qu'à te mordre. »

Le charmeur souriait toujours :

« Ne craignez rien, dit-il. C'est un animal apprivoisé. Il suit la musique à la note près et ne vous fera aucun mal. »

Et, sur sa vielle, il amorça une danse orientale au rythme si troublant, aux sonorités si captieuses qu'Annelore en fut tout étourdie. L'âme vacillante, elle interrogea sa fille des yeux.

« Pourquoi pas, si tu en as envie ? murmura Prunelle. Cet air est ravissant. Et tu danses tellement bien... »

Du talon, l'homme se mit à marquer la cadence. Alors, vaincue par la musique, la jeune femme fit un pas en avant, puis un deuxième, la taille cambrée, les bras arrondis en couronne. Avec grâce, elle se rapprocha du serpent et esquissa une série de figures autour de lui. Aussitôt, il lui répondit en se déployant près d'elle avec une langueur étonnante. Pendant de longues minutes, ils évoluèrent ainsi à presque se toucher — lui, ondulant — elle, se déhanchant — lui, déroulant ses anneaux — elle, faisant tourner sa robe — en parfaite harmonie avec les accents de la vielle. Enfin, sur un signe infime de son maître, Xernath se dressa de toute sa hauteur et s'immobilisa, sa collerette ouverte à la façon d'une ombrelle au-dessus de sa cavalière.

Le public éclata en ovations. Annelore, revenant à la réalité, porta ses mains à ses joues, rouge de confusion. Alors, le charmeur posa son instrument et, se levant, la salua, tel un chevalier offrant son cœur à sa dame.

En voyant sa mère danser, Prunelle était restée figée, mi-inquiète mi-heureuse. Mais devant le geste de l'inconnu, elle pâlit soudain comme si elle avait commis une faute.

« Tu n'aurais jamais dû la laisser faire ! grommela Vivien en lui donnant un coup de coude. Je n'aime pas ce sorcier. Et je déteste son bestiau. Ils nous porteront malheur. »

« Moi, Henri-Milan, prince des Forêts Secrètes, je déclare devant le soleil que je suis un tierceux ! »

Un silence haineux accueillit cette déclaration.

Mais, au même instant, l'impensable se produisit.

Surgi du fond du ciel, un aigle couleur de braise descendit sur le parc. Il survola un instant la foule pétrifiée. Les ailes battantes, il s'immobilisa au-dessus des deux jeunes gens, le vivant et le mort, menaçant du bec quiconque oserait s'approcher d'eux. Et sa splendeur était telle qu'on dut reconnaître là un signe divin.

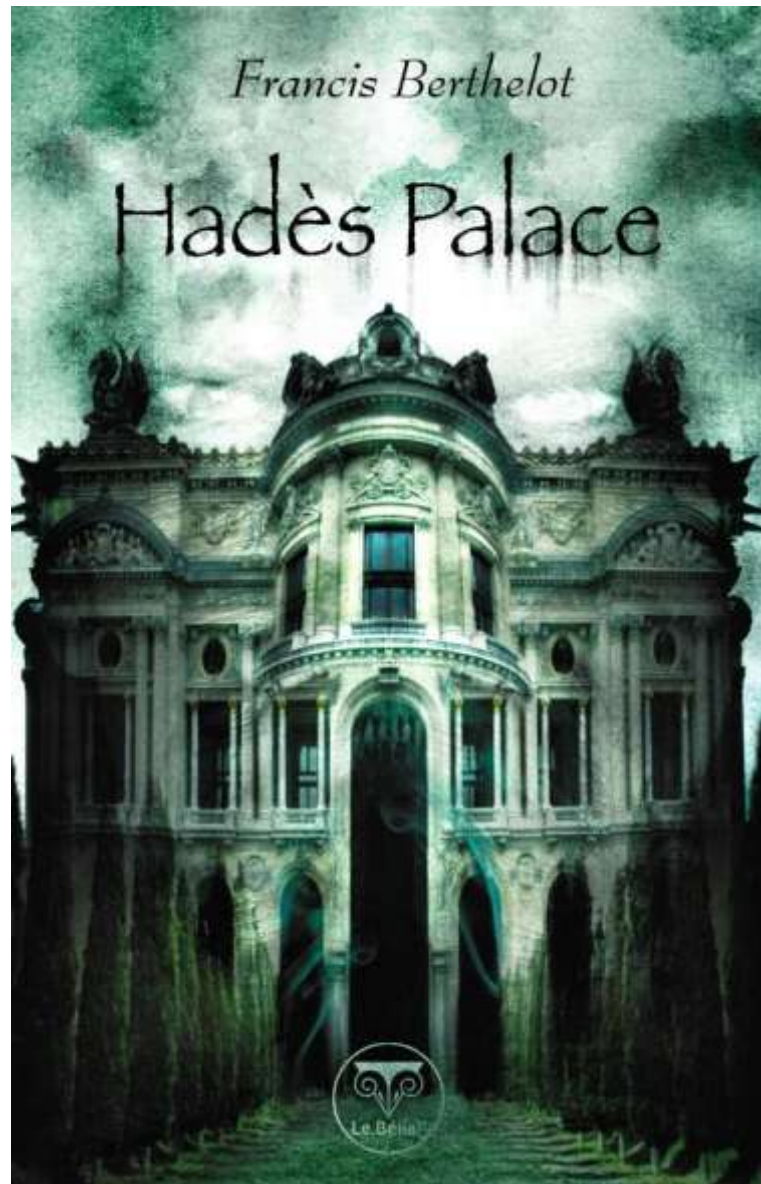
Un à un, alors, les courtisans se prosternèrent devant lui.

On enterra Jean-Courlis dans le cimetière du château, parmi les plus nobles serviteurs du royaume. Le lendemain, ordre fut donné à travers le pays que s'arrêtent les persécutions. Et, partout, des cantons du rivage à ceux des montagnes, on placarda de nouveaux parchemins, porteurs d'espoir, sur le tronc des maîtres-chênes.

Néanmoins, si les alguazils cessèrent de traquer les tierceux, l'aversion qu'ils suscitaient dans la populace ne fut pas éradiquée pour autant.

Aujourd'hui encore, certains soirs de ribote, on continue de voir des vauriens contraindre un malheureux à danser au rythme de la kurzala — *Un deux trois ! un deu-eux ! Un deux trois ! un deu-eux !* — jusqu'à ce que, d'épuisement, il expire.

## Du même auteur



### [Hadès Palace](#)

Disponible en version papier  
et bientôt en numérique sur [e.belial.fr](http://e.belial.fr)